

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Vayétsé



Au Puits de La Paracha

Vayétsé

La forme du 'Aleph' : voir dans chaque chose qu'elle vient du Maître du Monde

« *Yaakov sortit.* » (28, 10)

Le Mégale Amoukot fait remarquer que le verbe employé pour dire que Yaakov 'sortit' est יצא qui est l'acrostiche de la phrase יצא יעקב צורת אלה : 'Yaakov voyait la forme du Aleph'. C'est une allusion au fait, explique-t-il, que dans toutes ses tribulations, Yaakov ne vit jamais ni épreuve, ni souffrance, ni Essav, ni Lavan, ni Dina, ni Yossef, mais seulement la forme de la lettre Aleph qui évoque le 'Aloufo chel Olam', le Maître du monde. Dans tout ce qui lui arriva, il sut qu'il n'existait rien d'autre que Lui, que tout était uniquement pour son plus grand bien, et de cet fait, Hachem était effectivement avec lui pour le protéger partout où il allait.

Le Baal Hatania s'adressa un jour à un Avrekh, disciple de son propre Rav, le Maguid de Mezritch, en ces termes : « Voistu, j'ai l'obligation d'enseigner la Torah à mon fils puisqu'il est écrit "*vous l'enseignerez à vos fils*" (Dévarim 6, 7). Et toi, tu as l'obligation de pourvoir aux besoins de ta famille. Faisons affaire ensemble : je t'aiderai pour tes besoins et tu m'aideras à enseigner la Torah à mon fils. Que dois-tu lui enseigner ? Que la première lettre est le Aleph. Et quelle est sa forme ? Un point en haut, un point en bas et une ligne qui les relie (*). C'est pour nous apprendre que nous devons relier le Haut avec le bas, en ayant conscience que chaque chose qui arrive ici-bas est précédé d'un décret En-Haut. Comment parvenir à faire ce lien ? Grâce à la ligne de la Emouna qui doit nous rappeler à chaque instant que le moindre événement dans ce monde, fut-il le plus insignifiant, ne peut se produire sans qu'il ait été proclamé En-Haut. »

On peut remarquer dans le Séfer Torah que la Paracha Vayétsé ne comporte aucun espace entre les paragraphes (d'ordinaire, les

paragraphes de la Torah qui représentent un sujet en soi sont séparés les uns des autres par des espaces appelés 'Pétou'ha' ou 'Setouna' et ils sont signalés dans nos 'Hounachim par les lettres א ou ס. La Paracha Vayétsé ne comprend aucune séparation de ce type, n.d.t). Le Sefat Emet explique cette particularité par le fait que ces interruptions nous ont été transmises au Mont Sinai afin de nous donner le temps de réfléchir entre chaque sujet écrit dans la Torah (cette raison est rapportée dans le Sifra, un des commentaires de la Torah écrite). Néanmoins, la Paracha Vayétsé étant une succession ininterrompue d'épreuves affrontées par Yaakov, il n'était pas souhaitable de s'arrêter pour réfléchir entre chaque épreuve tout le temps où elles se succédaient. Il était préférable d'aller de l'avant armé d'une Emouna simple et sans calcul. C'est seulement après qu'elles seront toutes passées que l'homme pourra réfléchir à toutes les difficultés affrontées, et s'apercevoir alors que tout était pour son plus grand bien.

Le Michméret Eléazar (Av Beth Din de Galanta) explique à ce sujet toute la vision prophétique que Yaakov eut dans son rêve. En introduction, il écrit la chose suivante : « Chaque homme au moment de l'épreuve s'affligera en disant 'tout espoir est perdu, je ne peux m'y soustraire'. Mais en réalité, tout ce qu'Hachem accomplit est pour le bien. Néanmoins, cela dépend de l'homme : s'il a une confiance inébranlable que tout ce qu'Hachem accomplit est pour le bien, alors, en effet, tous les décrets rigoureux le quitteront. D'après cela, on peut expliquer ce qui arriva à Yaakov Avinou : il se trouva dans l'adversité la plus totale jusqu'à parvenir au stade où la Torah dit à son sujet ; "*Il se coucha dans cet endroit*", ce qui vient évoquer allusivement qu'il était comme incapable de bouger et sans espoir. Du ciel, il eut alors une vision : "*Voici qu'une échelle était dressée sur la terre*", lui signifiant que même si un homme est couché à terre



cependant, "sa tête atteignait le Ciel" (il est en mesure de s'élever, n.d.t). Et cela parce que "voici que des anges de Elokim" (qui symbolisent la rigueur) "montaient et descendaient", que la rigueur domine l'homme ou qu'elle le quitte, cela ne dépend que de lui-même. Il est écrit ensuite : "Et voici que Hachem se tenait au-dessus de lui et lui dit la terre sur laquelle tu es couché, Je te la donnerai à toi et à ta descendance", évoquant par cela que l'endroit même où tu pensais avoir perdu espoir (la terre sur laquelle tu es couché) est précisément ce qui te prépare à recevoir tout le bien que Je te destine. La Torah conclut alors : "Yaakov se réveilla de son sommeil", il se réveilla de cette torpeur (due au manque d'espoir, n.d.t) et il dit : "De fait, Hachem (la miséricorde) réside dans cet endroit et je ne le savais pas", signifiant ainsi que même ce qui semble être le comble du malheur pour un homme se transformera aussi en bien éternel. »

Il est écrit dans notre Paracha (au moment où Yaakov conclut une alliance avec Lavan, n.d.t) : « Yaakov dit à ses frères (Rachi: ses fils) 'rassemblez des pierres', et ils prirent des pierres et en firent un amas et ils mangèrent sur l'amas. » (31, 46) Le Mahara de Belze fait remarquer la différence de langage entre l'ordre qu'il leur donne « rassemblez des pierres », et son exécution : « ils prirent des pierres ». J'ai une fois entendu d'un grand Rav l'explication suivante : les pierres symbolisent les difficultés et le voilement de la Face Divine. Yaakov comprit que chaque pierre est un joyau, car elle lui permet de s'élever. C'est pourquoi il employa le langage de 'rassembler' qui évoque la quête des pierres, voulant ainsi signifier la valeur des difficultés. Mais ses fils ne saisirent pas sa pensée et ils ne considérèrent chaque pierre que comme une entrave au dévoilement d'Hachem. C'est pourquoi ils les 'prirent', comme s'ils voulaient s'en débarrasser.

Le même grand Rav rapporta alors ce qu'il entendit d'une vieille femme qui endura beaucoup de souffrances durant sa vie, pendant la guerre et même après. Celle-ci rapporta le verset des Téhilim (91, 12) : « Il te portera sur Ses paumes de peur que ton pied

heurte une pierre » et elle demanda : « Pourquoi Hachem n'enlève-t-Il pas complètement la pierre ? » Et elle répondit que cette pierre renferme un grand bienfait. Il faut seulement demander qu'elle ne nous fasse pas trébucher mais au contraire, que nous puissions nous élever grâce à elle.

Amram et Yokhéved eurent trois enfants : Myriam, Aharon et Moché. Tandis que Myriam et Aharon grandirent dans cette maison empreinte de sainteté, Moché, lui, grandit depuis son plus jeune âge dans le palais de Pharaon. Il fut ensuite contraint de s'enfuir d'Egypte et dut rester pendant quarante ans dans le pays de Kouch où il endura d'amères souffrances comme cela est rapporté dans les Midrachim. Par ailleurs, Myriam mérita de se marier avec Calev Ben Yefouné et Aharon avec Elishéva, la fille de Aminadav, la sœur de Na'hchone (chef de la tribu de Yéhouda, n.d.t), alors que Moché prit pour épouse Tsipora, la fille de Yitro, prêtre de Midiane. Néanmoins, c'est précisément Moché qui fut choisi pour libérer le peuple juif et pour être le plus grand Rav et le plus grand prophète de tous les temps. Cela pour nous enseigner que l'on ne peut s'imaginer le bien qui peut germer des difficultés endurées.

Le 'Hafets 'Haim rapporte à ce sujet la parabole suivante :

Un juif louait sa maison au gouverneur local pour trois cents roubles par mois. Un jour, ce dernier dut voyager au loin et il nomma un de ses proches comme tuteur sur tous ses biens, y compris la maison de ce juif. Cet homme était méchant et il augmenta le prix de tous les loyers à cinq cents roubles.

Lorsqu'arriva l'échéance du paiement, il manquait au malheureux vingt roubles. Il supplia le tuteur d'attendre quelques jours, mais celui-ci ne voulut rien entendre et il lui administra vingt coups de fouet en échange des vingt roubles manquants. Le tuteur se comporta ainsi avec plusieurs autres personnes, s'enrichit considérablement et finit par acquérir son propre palais.



Après un certain temps, le gouverneur revint. Le juif se rendit chez lui et lui raconta les méfaits du tuteur. Très en colère, le gouverneur lui dit : « Je le condamne à te donner cent roubles pour chaque coup de fouet et puisqu'il a acheté un palais de quarante mille roubles, la moitié te revient. » Le juif revint chez lui le visage abattu. Sa femme lui en demanda la raison. « Aujourd'hui, lui répondit-il, je ne ressens déjà plus la douleur des coups de fouet. C'est pourquoi je regrette de ne pas en avoir reçu le double, j'aurais ainsi mérité toute sa propriété. »

« Lorsqu'un homme souffre dans ce monde, explique le 'Hafets 'Haïm, il s'afflige de ses tourments et voudrait s'en débarrasser. Cependant, lorsqu'il arrivera dans le monde de la rétribution et qu'il recevra une récompense pour chaque peine et épreuve qu'il a endurées dans ce monde, il se réjouira de chacune d'entre elles. »

Le Midrach (Sifri Haazinou 311) enseigne à ce sujet sur le verset « *souviens-toi des jours d'antan* » (Dévarim 32, 7) : le Saint-Béni-Soit-Il leur dit : « A chaque fois que Je vous infligerai des épreuves dans ce monde, souvenez-vous du nombre de bienfaits que Je suis destiné à vous octroyer dans le monde futur. » L'essentiel est d'avoir la foi que tout ce qui nous arrive est le fruit de la Providence Divine pour notre plus grand bien, comme l'enseignent nos Sages (Brakhot 60b) : « Tout ce que D. accomplit est pour le bien. »

L'homme doit être également convaincu que même celui qui lui cause du tort n'en est pas à l'origine, fût-il son ennemi, mais n'est qu'un envoyé du Ciel. Car tout provient d'En-Haut pour son bien (et même si cet ennemi avait de mauvaises intentions, Hachem a dirigé ses actes pour le bien).

C'est ce que l'on voit à propos du verset évoquant la tromperie de Lavan : « *Le matin arriva et voici que c'était Léa.* » (29, 25) Il n'est nullement mentionné alors que Yaakov s'irrita. Et lorsqu'il s'adressa à Lavan, ce fut en ces termes : « Il lui dit 'pourquoi m'as-tu trompé ?' » Le mot employé pour exprimer qu'il lui 'dit' est 'Amar', qui est un langage

de parole douce, comme si sa question concernait une tierce personne et ne le touchait pas personnellement. Cela ne fut possible que parce qu'il était convaincu que ce n'était pas Lavan qui se tenait devant lui qui avait interverti Ra'hel avec Léa, mais le Saint-Béni-Soit-Il Lui-même. Il était donc certain qu'un bien immense allait naître de cette situation dans l'avenir. Et, de fait, cette tromperie entraîna que Ra'hel fit don de sa personne en allant contre sa nature et transmit les signes à sa sœur pour lui éviter un terrible affront. C'est ensuite précisément par ce mérite qu'elle put elle-même donner deux fils à Yaakov, comme il est écrit : « *Et D. se souvint de Ra'hel (...) et ouvrit sa matrice.* » (Et Rachi d'expliquer : Il se souvint qu'elle avait transmis les signes à sa sœur.) En outre, ce mérite intercédéra en faveur de sa descendance, lors de la délivrance finale, puisque D. lui promit grâce à cela : « *Tes fils reviendront dans leurs frontières.* » (Jérémie 31, 14-17) Il s'avéra donc qu'il n'y avait aucune raison de s'irriter contre Lavan, car par sa tromperie, ce dernier ne faisait qu'accomplir le dessein bénéfique du Créateur pour son peuple et toute sa descendance après lui.

Le Midrach (Rabba, au début de la Paracha) met en rapport le verset « *Yaakov sortit de Béer Chéva et alla à 'Harane* » (25, 10) avec celui « *Alors tu iras sur ton chemin confiant* » (Michlé 3, 23). Le Sefat Emet explique que, bien que ce départ de Béer Chéva soit une fuite devant Essav, que Yaakov accomplisse par cela l'ordre de sa mère : « *Lève-toi et fuis* » (27, 43) et que la Haftara témoigne « *Yaakov prit la fuite* » (Osée 12, 13), il n'est toutefois pas écrit dans le verset de notre Paracha « *Yaakov fuit de Béer Chéva* » mais « *Yaakov sortit de Béer Chéva* ». Il n'est pas non plus écrit « *Il courut à 'Harane* », mais seulement « *il alla à 'Harane* ». Cela pour nous enseigner que, même lorsqu'il fuyait la mort, Yaakov ne perdit pas son sang-froid et il alla en toute sérénité, tranquille et confiant, car il alla s'attacher à son Créateur avec une foi intègre. Il gardait à l'esprit que cette marche vers 'Harane n'était que la part d'effort personnel qu'il était tenu d'accomplir, mais sa pensée était constamment tournée vers le Ciel. Car de



toute façon, rien ne pouvait lui arriver qui n'avait pas été décrété d'En-Haut et, à l'inverse, rien de ce qui avait été décrété sur lui d'En-Haut ne manquerait de s'accomplir. Dès lors, que pouvait lui apporter de fuir dans la panique ?

« La grosse pierre » : à propos de l'effort à fournir pour lutter contre le Yétser Hara qui nous empêche de prier

La Guémara (Brakhot 26b) enseigne au nom de Rabbi Yossi Bar Rabbi Yossi Bar 'Hanina que les patriarches instituèrent les prières : Avraham institua Cha'hrit, Its'hak institua Min'ha et Yaakov institua Arvit.

Or, voici qu'il est écrit dans notre Paracha : « *Et la grosse pierre était posée sur la bouche du puits.* » A priori il aurait dû être écrit : « *Et une grosse pierre...* » Pourquoi emploie-t-on ici l'expression 'la grosse pierre', qui semble désigner une pierre connue de tous ?

Le Sefat Emet (Vayétsé 5644) répond que la pierre désigne le Yétser Hara (la Guémara Souca 52a cite les sept noms du Yétser Hara, le premier étant 'Evène', la pierre). Celui-ci représente en effet une embûche pour les Bné Israël dans chaque chose. Néanmoins, « *sur la bouche du puits* », qui évoque la bouche de chaque juif qui s'ouvre pour prier, cette pierre est très grosse, car le Yétser Hara essaye de toutes ses forces de l'en empêcher. Pour cette raison, on fait précéder chaque prière d'une supplique : « Hachem ouvre mes lèvres et ma bouche dira Tes louanges. »

Dans la suite, le Sefat Emet explique le Midrach qui enseigne à propos du verset « *Il fit rouler la pierre* » que Yaakov la déplaça comme le bouchon d'une bouteille. « Le Yétser Hara, écrit-il, qui est évoqué ici aussi dans la pierre, ressemble à un bouchon. Ce dernier peut, certes, être perçu comme le moyen d'empêcher le contenu de la bouteille de sortir, cependant, en vérité, tout le but du bouchon est de garder le liquide de tout dommage. Il en est de même de la pierre qui se tient sur notre cœur et nous empêche de

prier. Celle-ci a un objectif uniquement bénéfique : que l'homme puisse la maîtriser et mériter grâce à cela protection et délivrance. Lorsqu'il parviendra à "la faire rouler", il verra une abondance de bienfaits se déverser sur lui.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » : la récompense de la bienfaisance

« Léa dit : *Gad est venu, et elle l'appela Gad.* » (30, 11)

Et Rachi d'expliquer : « Un bon Mazal est venu (...) »

A priori cette nomination est tout à fait étonnante : elle ne correspond apparemment à aucun événement particulier lié à sa naissance, ni à aucune prière adressée par Léa comme pour les noms des autres tribus.

Une autre question se pose, dit le Rav de Pachsis'ha : comment se fait-il que Léa ait donné sa servante comme femme à Yaakov ? On comprend que Ra'hel ait agi de la sorte puisqu'elle était stérile, comme cela se passa également avec Sara, qui dit alors « *Peut-être aurais-je une descendance par elle (Haarsaservante)* ? » Mais pourquoi Léa eut-elle recours à cela ?

Après que Léa cessa d'enfanter, répond-il, elle désira donner naissance à d'autres tribus. Néanmoins, elle ne pouvait plus prier pour cela puisqu'elle avait déjà quatre tribus et elle savait que Yaakov n'engendrait que douze tribus. Depuis la naissance de Yéhouda, elle avait donc déjà reçu plus que sa part. Comment pouvait-elle demander d'autres tribus au détriment de l'une des autres matriarches ? C'est pourquoi elle accomplit un acte de bonté en libérant sa servante qu'elle donna pour femme à Yaakov : afin de réveiller l'attribut de bonté dans le Ciel, car celui-ci se manifeste pour les riches comme pour les pauvres.

Le nom Gad (גָּד en hébreu) est l'acrostiche de l'expression נִמְלֵךְ לָם "qui fait du bien aux pauvres". Léa dit alors « *Gad est venu* », en faisant allusion à l'acte de bonté qu'elle avait accompli, grâce auquel le Ciel s'était



également comporté envers elle avec bonté, mesure pour mesure, en lui accordant un fils de plus.

La chose est particulièrement vraie lorsqu'un homme renonce à ce qu'il possède pour faire du bien à autrui. Toutes les portes de la délivrance s'ouvrent alors devant lui, et même s'il peut apparaître, dans un premier temps, qu'il a subi une perte à cause de son renoncement, il est absolument évident qu'il ne perdra jamais rien de son acte en fin de compte. Et il finira par voir de ses propres yeux le bien qui aura germé de ses bonnes actions.

On trouve une source de ce qui précède dans le commentaire du 'Hokhmat Manoa'h sur la Guémara Taanit (25b). Celle-ci rapporte que lors d'une période de sécheresse, Rabbi Eliézer fit l'officiant et prononça vingt-quatre bénédictions, mais il ne fut pas exaucé. Rabbi Akiva fit lui aussi l'office après lui et il supplia « Notre Père, Notre Roi, nous n'avons d'autre Roi que Toi ! Notre Père, notre Roi, en Ton honneur, aie pitié de nous », et la pluie tomba. Une voix céleste dit alors : « Ce n'est pas que celui-ci est plus grand que celui-là, mais parce que celui-ci renonce à son droit alors que celui-là ne renonce pas à son droit. » Le 'Hokhmat Manoa'h, pose une question au nom du Beth Elokim : s'il en est ainsi, c'était en soi une raison de dire que Rabbi Akiva était plus grand que Rabbi Eliézer puisqu'il renonçait à son droit plus que lui. (Le Beth Elokim lui-même répond en disant que les deux Rabbanim accomplirent des actes de renoncement. Mais pour Rabbi Eliézer, bienveillant de nature, cela ne demandait pas un gros effort, alors que pour Rabbi Akiva, cela n'était pas naturel, et il devait pour cela vaincre son mauvais penchant. Pour cette raison, cette vertu de renoncer à son droit lui fut attribuée particulièrement.) Le 'Hokhmat Manoa'h répond, pour sa part, que Rabbi Eliézer observait scrupuleusement toutes les Mitsvot de la Torah comme Rabbi Akiva. Toutefois, ce dernier avait coutume d'accomplir en plus certaines choses auxquelles il n'était tenu ni par obligation, ni par coutume. C'est pour cela que la pluie tomba dès qu'il pria.

Il y a plusieurs années, un couple de Bné Brak donna naissance à un garçon, après avoir attendu longtemps. L'histoire de leur délivrance commença par une dispute qui éclata entre les voisins de leur allée. Au milieu de virulents échanges qui secouèrent alors ses habitants, un des voisins prononça des paroles on ne peut plus acerbes : « Maintenant, je vois que le Saint-Béni-Soit-Il sait à qui ne pas donner d'enfants ! » Il va sans dire que de telles paroles avaient tout pour déchirer le cœur des malheureux et de fait, la femme s'enfuit chez elle en pleurant.

Lorsque le mari rentra, ils décidèrent ensemble de pardonner l'offense que cette jeune femme leur avait causée. Grâce à ce renoncement, environ dix mois après, ce fils leur naquit à la joie de tous. Que D. leur donne le mérite supplémentaire de l'élever dans la Torah et les bonnes actions, Amen !

Un juif eut un jour un fils qu'il désira appeler du nom de son père qui avait quitté ce monde quelques mois auparavant. Cependant, son épouse s'y opposa arguant à juste titre que, peu avant, un de leurs voisins avait perdu leur jeune fils qui portait le même nom. Elle craignait qu'attribuer ce prénom à leur propre fils représente un mauvais présage. Le père tenta de lui expliquer que tout cela n'était que le fruit de l'imagination et qu'il était sûr que l'enfant décédé ne l'avait pas été à cause du nom qu'il portait et qu'il n'y avait donc rien à craindre en appelant leur propre fils par ce nom. Au contraire, ils accompliraient par cela la Mitsva de respect des parents. Toutefois, la mère du nouveau-né ne voulut rien entendre et la situation semblant sans issue, ils décidèrent de s'en remettre à l'avis d'un grand Rav. Le père se rendit donc chez Rav Chelomo Zalman Auerbach et lui exposa leur différend. Celui-ci trancha en disant qu'il ne fallait pas appeler l'enfant par ce nom. Et il en expliqua la raison : « En réalité, dit-il, il n'y avait rien à craindre à le nommer ainsi. Cependant, en agissant ainsi, à chaque fois que les voisins les entendraient appeler leur fils, cela leur rappellerait le leur décédé et leur causerait de la peine. »



Combien peut-on apprendre d'une telle démarche consistant à réfléchir à toutes les conséquences, sans être focalisé seulement sur ses propres problèmes !

J'ai entendu l'histoire suivante de celui même qui l'a vécue. Ce vieil homme, érudit en Torah, me raconta que sa mère et la sœur de cette dernière tombèrent entre les griffes des nazis durant la Choa. Les diverses tortures qu'elles subirent alors rendirent la sœur stérile. Au terme de la guerre, les chemins des deux sœurs se séparèrent : sa mère monta en Eretz Israël où elle fonda une famille, tandis que sa sœur qui n'en n'avait pas les moyens, émigra aux Etats-Unis. Dans les années qui suivirent, sa mère donna naissance à plusieurs fils l'un après l'autre et lorsque naquit le troisième, le narrateur de cette histoire, elle pensa : « J'ai eu le mérite, grâce à D., d'avoir des enfants, tandis que ma sœur demeure seule au monde sans famille. Pourquoi ne lui donnerais-je pas ce fils, pour qu'elle l'élève et soit une mère pour lui afin de la rendre heureuse ? »

Au fil des années, ses propres enfants abandonnèrent malheureusement le chemin du judaïsme, et seul ce fils qu'elle envoya par bonté de cœur à sa sœur aux Etats-Unis, demeura dans la voix de la Tradition. « Je suis le seul, pour reprendre ses mots, qui récite aujourd'hui le Kadiche pour ma mère ! »

Cela pour nous enseigner que personne ne perd jamais rien à accomplir un acte de bienfaisance et qu'en outre, c'est à lui-même qu'il prodigue du bien.

Les actes des matriarches sont un signe pour leur descendance. Avant que ne naisse Dina, Léa pria pour que l'enfant qu'elle portait soit transformé en fille afin que la part de Ra'hel ne soit pas moindre que celle des servantes et qu'elle ait au moins deux fils (puisqu'au total, il ne devait pas naître plus de douze tribus des quatre femmes de Yaakov, n.d.t.). Et en effet, un miracle se produisit et le fils qu'elle portait fut changé en fille, et elle donna naissance à Dina.

A première vue, il aurait semblé alors que Léa avait perdu une des tribus au profit de Ra'hel. Mais en fin de compte, nos Sages nous dévoilent que Dina elle-même donna naissance ensuite à Osnath qui se maria avec Yossef et ce fut d'elle que naquirent Ephraïm et Ménaché qui sont comptés comme des tribus à part entière au même titre que Réouven et Chimone. Il en ressort que Léa renonça à un fils et en reçut deux en échange. Il en est de même au sujet de Ra'hel lorsqu'elle renonça à son droit en faveur de Léa et lui transmit les signes. Elle semblait alors avoir perdu l'exclusivité conjugale puisqu'elle aurait dû être l'unique épouse de Yaakov. Chacun pensera que, sans son renoncement, elle aurait mérité à elle toute seule de fonder les douze tribus et qu'elle 'perdit' donc en outre dix tribus. Mais la vérité est que, loin de lui occasionner une perte, ce renoncement fut finalement à son bénéfice, car elle était stérile et seul le mérite de cet acte de bonté envers Léa lui valut d'être délivrée et d'avoir des enfants.

